

## Le Rouquin est mort.

Qu'est-ce que mourir ? Mourir ce n'est rien, si ce n'est un «*événement*», au sens stoïcien. Un événement qui marque une rupture entre un avant et un après dans une vie. Nous mourons parce que nous vivons et nous nous attendons à mourir dès que nous prenons conscience de notre statut de mortel. Pourtant si nous savons que nous allons mourir et que ceux qui nous entourent mourront, pourquoi y accorder tant d'importance et être peiné ?

Finalement, tout cela n'est que notre faute. Tout n'est dû qu'à nos représentations. Quand un être humain meurt, ce n'est pas seulement un «*être humain*» mais un parent ou un ami, une personne pour laquelle on a de l'affection ou de l'admiration. C'est pour cette raison que nous nous plongeons dans la mélancolie plutôt que de nous attacher à faire notre deuil.

Le lundi 4 décembre 2017, l'hypokhâgne et la khâgne de la classe préparatoire littéraire du lycée Albert Schweitzer du Raincy (93), ont assisté à la représentation d'une pièce évoquant ce thème. Mis en scène par Léa Sananes, une étudiante en master d'études théâtrales, c'est une partie de la pièce de Koltès, intitulée *Sallinger* qui a été représentée au théâtre des Déchargeurs (Paris). Comme le souligne le programme remis à l'entrée, cette œuvre de 1977, nous confronte à l'implosion des différents membres d'une famille new-yorkaise. La pièce nous fait témoins des différentes réactions que l'espèce humaine peut avoir face au suicide d'un être aimé, que cela soit un fils, un frère ou un amant ; ici c'est le Rouquin.

Ils vont tous implorer. Chaque personnage qui avait un lien affectif avec le Rouquin va être torturé par son souvenir qui exerce une pression sur lui-même et l'écrase, alors que les Etats-Unis s'engagent dans la guerre du Vietnam ; une guerre meurtrière, vivement critiquée par les Américains.

La scène est plongée dans l'obscurité. Silence. Et un faisceau de lumière jaillit d'une lampe torche.

Carole, la veuve du Rouquin, arrive sur la sépulture de son époux avec une amie, June. Elle s'effondre sur la pierre tombale ; pleure. A ses yeux, ce suicide pris comme le témoignage du désespoir, n'est dû qu'à la famille de celui-ci qui n'a pas su le soutenir. Pour détourner sa peine elle va se dévouer à la vengeance qui apparaît comme la seule solution.

Ainsi, pendant près de 1h50 se suivent tous les types de réactions sous les traits des différents personnages : l'arrogance du frère nommé Leslie est exacerbée et l'isole progressivement le laissant seul et saisi par l'image du Rouquin qui le hante. Sa sœur Anna devient folle et finit dans un asile psychiatrique. Les parents quant à eux, expriment leur tristesse différemment mais ressentent la même peine face à la perte de leur fils adulé. La mère se lance dans la répétition de souvenirs réconfortants mais qui l'entraînent toujours plus dans la tristesse quand le père sombre dans un profond mutisme et l'alcool, qu'il juge consolant. Tous deux préfèrent l'illusion à la réalité, trop difficile à accepter.

Au-dessus de cette agitation, le Rouquin lui-même revient d'outre-tombe pour se moquer de sa famille qui ne comprend rien à son geste, tout comme une bonne partie du public décontenancé.

Le lendemain, la metteuse en scène Léa Sananes, accompagnée de deux de ses comédiens, Claire Devere et Mark Alberts qui jouent les parents sont venus proposer une conférence à leurs spectateurs de la veille, afin d'estomper cette incompréhension.

Au fil des questions qui se multipliaient dans cet amphithéâtre improvisé, la genèse de la pièce et certains symboles de la mise en scène se sont dévoilés à l'auditoire. La metteuse en scène explique avec quelques maladresses causées par





son stress, son parcours d'étudiante à la Sorbonne Nouvelle après une formation au lycée Molière à Paris, ainsi qu'au conservatoire du XIV<sup>e</sup> arrondissement. C'est en 2015 qu'elle a remporté le prix de la mise en scène pour

l'adaptation de *L'Eveil du printemps* de Frank Wedekind, avant de se consacrer à *Sallinger*. Une pièce avec laquelle elle a dû faire preuve d'ingéniosité pour concentrer sur un espace scénique très étroit, les jeux de verticalité et d'horizontalité voulu par Koltès. Elle révélera à un étudiant, dans un entretien postérieur à la conférence, qu'elle a compris cette volonté grâce à la lecture des échanges épistolaires de l'auteur. C'est donc avec des nuances de couleurs et de tons des projecteurs ainsi que des cubes de plexiglass qui figurent à la fois une pierre tombale, des sièges ou encore un pont, que la scène se transforme pour s'agrandir ou prendre de la hauteur. C'est par exemple depuis un pont de 80 cm de haut qu'Henry, l'ami de Leslie, s'élance dans un gouffre simplement symbolisé par l'obscurité et la musique, pour lui aussi se suicider et échapper au Vietnam.

Koltès a eu soin d'écrire une pièce musicale, nos sens sont sollicités lors de sa représentation. Mais contrairement aux choix de Paul Desveaux qui a adapté la même pièce en 2012 au Théâtre 71 (Malakoff), en utilisant des sons appartenant au style jazz ou inspirés du rap des années 80, plus proches du côté mélancolique de la situation et de l'univers new-yorkais de cette période ; Léa Sananes s'est laissée guider par Mark Alberts pour créer des sonorités rock. Avouant que ce genre musical est sa passion depuis son enfance, l'interprète de Al a puisé dans sa subjectivité pour construire son personnage et l'univers musical de la représentation ; univers que l'on pouvait retrouver grâce à l'album qu'il a réalisé et qu'il vendait.

En définitive, cette pièce de théâtre s'inscrit pleinement dans le sillon suivi par Koltès. Comme dans ses autres œuvres, nous retrouvons d'une part la profonde solitude des êtres humains, bien que vivant en société et d'autre part la mort qui nous attend quoi que l'on fasse.

A la question : où pouvons-nous trouver l'idée d'une sublimation dans cette œuvre ? Claire Devere qui est également professeure de lettres au lycée A. Schweitzer a révélé que tout bonnement il n'y en avait pas. Finalement, c'est ça l'œuvre de Koltès : c'est l'absence de sublimation. Il n'y a pas d'échappatoire, la vérité y est crue et donnée telle quelle avec violence. Le Rouquin est mort.

Matthieu Bragazzi.  
Etudiant en première supérieur  
au lycée A. Schweitzer